

« Pereira prétend »

Prise de conscience et crises de tachycardie

POURSUIVANT son cycle « C'est pas facile », inauguré l'an dernier ici même avec « la Noce chez les petits-bourgeois » de Brecht et « le Piège » d'Emmanuel Bove, Didier Bezace, qui dirige maintenant le Centre dramatique national d'Aubervilliers, s'est emparé du roman d'Antonio Tabucchi, « Pereira prétend » (1), l'a adapté et le met en scène. On saisit ce qui a pu le retenir devant ce récit de la lente prise de conscience des méfaits du fascisme, chez un journaliste, chef du service culturel d'une feuille portugaise des années trente au Portugal.

Il s'agirait, en somme, cette fois, de corriger dans le sens de l'espoir, par le biais d'un personnage falot, mais attachant, sensible aux « raisons du cœur » (n'est-il pas cardiaque?), ce que les deux premiers volets du triptyque pouvaient avoir, au fond, de désespérant.

Ainsi, peu à peu, un intellectuel soumis à l'autorité, veuf, buveur de citronnade, qui parle le soir au portrait de sa femme, au contact d'un jeune homme à la tête chaude qui lui fournit d'« impubliables » biographies (nous sommes sous le règne de

Salazar) d'écrivains morts, sera conduit « in fine » à une manière d'acte héroïque, dénonçant dans son journal — avant de prendre la fuite — l'assassinat, par la police, dudit jeune homme ayant recruté, dans l'Alentejo, des volontaires pour les Brigades internationales en guerre contre Franco... Auparavant, sur le mode répétitif adopté par Tabucchi, nous aurons eu droit à maintes péripéties, dont certaines d'ordre anecdotique, destinées à mesurer les étapes de la modification insensiblement à l'œuvre chez Pereira, cet être doux en proie à une sourde

révolte progressive, éclatant soudain en un geste de défi.

L'enjeu est clair, malgré les méandres obligés du récit littéraire (Tabucchi pratique volontiers la répétition des situations, propre à un style acide, soumis à d'infimes variations sur le thème donné). Sur scène, c'est une autre paire de manches, même quand on n'ignore pas, depuis beau temps, qu'il est loisible de « faire théâtre de tout ». La répétition du même, ou presque (concierge auxiliaire de police, garçon de café versant le sucre dans la citronnade...), s'effectue ici un coup à Jardin, un coup à



« Pereira prétend », avec Daniel Delabesse et Thierry Gibault.

Cour. Le plateau nu, en pente (Philippe Marioge), gris, signifie une volonté de minimalisme esthétique, somme toute battu en brèche dès lors qu'on se met à y faire griller des sardines de façon intempestive. Quant au jeu (Daniel Delabesse, Thierry Gibault, Lisa Schuster), il reste du pareil au même, du commencement à la fin. C'est dire que la métamorphose intime de Pereira n'apparaît que l'apothéose d'un secret cheminement invisible à l'œil nu. Quelque chose, me paraît-il, s'évapore dans la forme, au service d'un fond philosophique dont nul ne contestera le bien-fondé, « de gauche » pour tout dire. Tabucchi, certes, n'est pas Brecht. C'est un homme de bonne volonté. Il en faut. Nous n'en doutons pas. L'esprit gentiment loustic à l'œuvre dans la représentation ne supplée pas l'indispensable dialectique, dès lors que doit-avoir lieu, à vue, la transformation d'un homme, intervention risquée dont le théâtre, au plus haut de lui-même, constitue la table d'opération.

J.-P. L.

Traduction de Bernard Comment (éditions Christian Bourgois). Le spectacle est au cloître des Carmes, jusqu'au 19 juillet.